

Les niveaux d'analyse sociologique des systèmes de représentation et de pratiques

Salvador Juan
Université de Paris IX

Dans les systèmes socio-économiques où la division du travail est accentuée et où l'État intervient puissamment dans la vie sociale, on ne peut plus, rigoureusement, parler de modes ou styles de vie au sens que l'on donnait à ce vocable autrefois, c'est-à-dire comme ensemble d'attributs culturels caractérisant une société, un groupe ou un individu. Le sens commun — mais aussi la sociographie empirique et une partie de la sociologie — continuent néanmoins d'utiliser de telles expressions sans les définir. Le problème est à la fois conceptuel et méthodologique. Si l'on évoque les notions de mode, style ou genre de vie, c'est que l'on s'autorise à agréger des attributs subjectifs et objectifs en supposant que, à un certain niveau d'analyse — celui d'une large population hétérogène ou d'un lieu, d'une classe sociale, d'une fraction de classe, d'un groupe statutaire, d'une famille ou d'un individu —, il y a interdépendance entre ces attributs. Cette inter-

dépendance de propriétés, dont les « sujets » sont si divers, est-elle vraiment établie et peut-on considérer qu'elle est de même nature à chacun de ces niveaux d'analyse ?

L'objet de cet article est d'introduire au constat socio-historique qui rend impossible l'utilisation du même concept pour caractériser des systèmes de représentation et de pratiques à différents niveaux d'agrégation. Il est aussi de montrer, brièvement, comment la sociographie et la sociologie se sont adaptées à cet obstacle, plus ou moins confusément ressenti à défaut d'être objectif, et les risques ou effets pervers inhérents à ces modes d'adaptation. Il est enfin de proposer une position théorique et méthodologique (ainsi que quelques résultats) susceptible d'avancer vers une sociologie des systèmes d'attributs culturels.

I. Le constat : la disjonction tendancielle du système institutionnel et de la structure sociale

Historiquement, il n'y a pas lieu de distinguer genre de vie et condition, caste, communauté ou classe sociale. Plus exactement, les usages, le quotidien, sont conformes à la place que l'individu occupe dans la communauté. Au-delà des distinctions internes stables et régulières — à savoir des statuts —, la majeure partie d'une communauté a un genre de vie homogène, semblable, directement déterminé par la géographie et par les ressources du milieu physique de vie, au point qu'il n'était pas absurde — dans les sociétés traditionnelles — de définir le genre de vie (ou la culture) comme le mode d'adaptation au milieu qui caractérise une communauté, c'est-à-dire d'établir une relation stable entre système de traits culturels et groupe circonscrit d'individus ayant les mêmes conditions de vie.

Tant que, dans une société traditionnelle, on observe une double homogénéité de la vie quotidienne, celle qu'introduit un même rapport au milieu et celle qui peut se désigner par la notion de correspondance biunivoque entre l'action et le statut ou le rang dans la société, il n'y a pas lieu d'attribuer un sens spécifique au genre (mode ou style) de vie : c'est un pléonasme sociologique, une redondance. Si les géographes ou les socio-anthropologues du XIX^e siècle évoquent des genres de vie, c'est pour désigner les « habitudes propres à un lieu » c'est-à-dire pour décrire les mœurs d'une communauté. La notion de mœurs est d'ailleurs caractéristique de cette identité, de cette « relation biunivoque » : elle désigne à la fois des attributs moraux d'un individu singulier (on dit untel a de bonnes ou de mauvaises mœurs) et les normes sociales, les représentations collectives qui relèvent de l'éthique d'une collectivité, les

traditions ou coutumes (même s'il existe encore, de nos jours, des lois qui protègent les « bonnes mœurs »). On dira que la notion de mœurs désigne à la fois un attribut de l'acteur et un attribut du système institutionnel ; c'est dans ce sens qu'elle est utilisée par la sociologie naissante, celle de Montesquieu (1748) ou Tocqueville (1836)...

Elias (1939) a bien synthétisé, dans nombre de pages à forte valeur heuristique (et souvent étonnantes) de sa « Civilisation des mœurs », cette conjonction des modèles culturels ; ils se diffusent verticalement et progressivement à travers la structure sociale, la classe dominante étant à la source de l'innovation culturelle. Cette vision, bien que stimulante, est néanmoins datée. Elle reste soumise à une sociologie de la socialisation (des milieux intégrateurs et des agents transmettent valeurs et normes dans un même mouvement) qui gêne la perception des facteurs de changement. La notion de mœurs est toujours associée à l'ethos d'une époque et d'un lieu.

Les mœurs se reproduisent inévitablement sur un double plan, inter-générationnel et inter-individuel. Sumner le disait déjà en 1906 : les mœurs sont des faits sociaux rigides, prégnants, ne changeant que très lentement et par « acculturation » ou si les conditions de vie, c'est-à-dire le milieu, évoluent. Les écarts aux mœurs — à la norme morale (la racine latine est « more ») — ne peuvent être qu'individuels, liés à la mobilité sociale (figure du parvenu) et spatiale (sortie du clan ou émigration). Comme produit de la tradition, les mœurs se reproduisent donc et contribuent à maintenir un ordre culturel indissociable de la structure sociale : « chaque classe ou groupe dans la société a ses propres mœurs » — certains diraient aujourd'hui son « habitus de classe » —, bien qu'ils soient aussi « transmis d'une classe à l'autre » (Sumner, 1906, pp. 46-48) ; à la médiocrité de la masse s'opposeraient le « talent et le génie » d'un côté, les « illettrés, manoeuvres, prolétaires, défectueux, assistés et délinquants » de l'autre (par ordre décroissant de prestige)... On peut voir à quel point la notion de mœurs est associée à une vision pré-fonctionnaliste du système social (qui a probablement imprégné Parsons) mais aussi à une vision pré-structuraliste : *le maintien rigide de l'ordre culturel (la police des mœurs) n'est viable que dans une structure sociale elle-même rigide, se reproduisant quasiment à l'identique, dans laquelle les trajectoires sociales d'acteurs sont résiduelles.*

Système institutionnel et structure sociale ne peuvent être conçus comme dissociés dès que l'on raisonne en termes de mœurs puisqu'ils « définissent les institutions », c'est-à-dire qu'ils sont globaux d'une part, et spécifiques à chaque classe sociale, de l'autre. Les mœurs sont des rituels sociaux qui similarisent l'action de chacun et l'action de tous au sein d'une communauté et d'une classe — la classe sociale étant quelquefois assimilée à une communauté — ; ce qui conduit inévitablement le raisonnement en termes de mœurs

vers le raisonnement, généralisé en France, en termes de « culture de classe ». L'habitus, au sens de Bourdieu (1979), est le prolongement conceptuel logique de la notion de mœurs (et de coutume : Heran, 1987).

Cette homologie conceptuelle de la structure sociale et du système institutionnel fixe la cohésion culturelle et conduit à interpréter la pratique selon le prisme des mœurs, à minimiser ce que les révolutions, politique et industrielle, ont pu produire dans l'évolution des principes d'intégration et dans les bouleversements de la structure sociale, directs ou différés ; par elle, on oublie aussi que des acteurs — organisés ou non — participent aux transformations historiques de plus en plus directement et que les règles sociales sont de moins en moins des règles morales. Empiriquement, *elle conduit au constat selon lequel les variables désignant la position sociale (de manière statique) expliquent de moins en moins significativement les représentations et les pratiques.*

Plus le fonctionnement social requiert de mécanismes complexes, plus se multiplient les systèmes de relations sociales (on peut dire aussi les milieux de socialisation ou les « champs »), ce qui se traduit par une multiplication des statuts qui libère des marges de jeu et, donc, par une certaine possibilité d'écart aux normes associées aux milieux, par « une multitude croissante de dissidences individuelles » (Durkheim, 1893, 147). L'idée que la société affranchit l'individu se retrouve aussi chez Simmel (1900) que l'on peut considérer comme un des pères (avec Tocqueville et Marx) de la sociologie de la société de consommation de masse, en tant qu'il sépare la culture objectivée et la culture des sujets eux-mêmes, séparation dont l'altérité conditionne l'intimité de la vie quotidienne (p. 580-90). Il y a écart à la norme culturelle de masse comme il y a mobilité sociale, « fluidification des barrières de classe » : les modes (par exemple vestimentaires) moins onéreuses mais aussi moins durables s'auto-nomisent de la conscience et des pratiques des individus. *Cette séparation de ce qui produit les sujets et de ce qui produit les objets est toute analytique mais nous la considérons comme essentielle car elle fonde la distinction « styles de vie » / « modes de vie » qui sera proposée plus bas.* Elle est déjà présente chez Marx lorsqu'il montre (1867, LI, chap. 7 et 23) que, socialement, la consommation est à la fois (re)productive de capital et (re)productive de sujets.

L'analyse sociologique des usages routiniers est devenue difficile car les activités de chaque individu ne coïncident plus parfaitement avec sa classe d'appartenance : comme on l'a vu, parce que l'on ne peut plus raisonner en termes de « mœurs », c'est-à-dire de règles morales qui donneraient leur sens — à la fois — aux pratiques individuelles et aux normes de la vie sociale. Les facteurs explicatifs de ce qui organise les usages, dans une population donnée, se démultiplient d'autant plus que la cohésion culturelle des classes

sociales s'affaiblit (en liaison avec les évolutions du marché du travail, de la mobilité spatiale, sociale, de l'hétérogamie...) et d'autant plus que les fondements traditionnels ou coutumiers de l'action se désagrègent. Comment ceux qui observent la vie sociale, sociographes et sociologues, se sont-ils adaptés à ces évolutions socio-historiques ?

II. Adaptations sociographiques et sociologiques

Diverses raisons liées à l'histoire de la sociologie (Cuin, Gresle, 1992) ont fait que, en France (de 1945 aux années 1980), une partie des enquêtes de terrain se sont réalisées dans un cadre d'empirisme pur ou sans référents de théorie sociologique, et que s'est développée une sociographie détachée de la sociologie académique (C.N.R.S. et Université). La place faite à la notion de mode ou style de vie n'est pas de même nature dans les deux cas, aussi convient-il de les distinguer.

1. La sociographie française recouvre aussi bien les travaux de l'INSEE que ceux du C.R.E.D.O.C. (qui est une émanation de l'INSEE) et de divers instituts de sondages d'opinion et d'études de marché tels que Agoramétrie, le Centre de Communication Avancée (Groupe Havas), la Cofremca, Faits et Opinions ou l'IFOP. (également fondés par Stoetzel, au même titre que la Revue Française de Sociologie)... Malgré la grande diversité de ces organismes — en particulier pour ce qui concerne la transparence des techniques et leur étayage statistique —, certaines propriétés leur sont communes : questions posées par les commanditaires, empirisme des protocoles d'observation (les « données » y sont toujours « données » puisqu'il n'y a pas de problématique et que la bienveillante neutralité du « recueil d'informations » garantit la plus large clientèle), méthodologie extensive, questionnaires intégrant une pluralité d'objectifs liés à l'action (segmentation de marché, typologie de consommateurs) plus qu'à la connaissance, abondantes variables d'opinion, étapes de réalisation des enquêtes sous-traitées à d'autres entreprises (sauf à l'INSEE), techniques (informatisées) de classification automatique dans l'analyse des données (surtout les différentes formes d'analyse multivariée), présentation descriptive, — quantifiée et écourtée au maximum — des résultats qui sont fréquemment facturés à divers clients...

Ce qui les caractérise le mieux est la prétention de constituer des « banques de données » socio-culturelles, que des systèmes d'enquêtes répétées alimentent en permanence, en vue de permettre aux « décideurs » (publics et privés) d'avoir des tableaux synoptiques de la société française dans son évolution, c'est-à-dire un outil d'aide à

la « décision » stratégique et commerciale... Au sein de ces dispositifs, les typologies d'attributs objectifs (pour l'INSEE, chez qui ils sont dominants bien que de moins en moins exclusifs) et, surtout, subjectifs (variables d'opinion et de représentation) tiennent une place primordiale et sont baptisées « modes de vie », « mentalités », « courants socio-culturels », « styles de vie » ou « sociostyles »...

Techniquement, ces typologies sont, en général, le produit d'une agrégation d'attributs subjectifs saisis à l'aide de procédures fermées (plus commodes pour une informatisation rapide) et de questions polysémiques¹. Elles concernent et différencient l'ensemble des échantillons d'enquêtes — qui sont censés être « représentatifs » de la population nationale puisqu'il faut quantifier des tendances —, c'est-à-dire des groupes très hétérogènes, en particulier du point de vue de la morphologie socio-spatiale du lieu habité, de la classe sociale d'appartenance et du statut familial-vital...

Ce qui, pour le marché des « décideurs », fait l'attrait principal de ces typologies, est l'espoir de connaître leur poids respectif (évaluer les différents systèmes d'attributs) dans la population, qui se fonde sur le caractère supposé « représentatif » des échantillons ; c'est aussi d'avoir des attributs contextuels permettant d'instrumentaliser ces connaissances sur le plan commercial. Or l'adaptation des sociographes à cet espoir débouche sur une aporie. Si la quantification, le dénombrement statistique, est envisageable lorsque les variables sont segmentées, elle n'a objectivement plus aucun sens lorsqu'il s'agit d'établir la structure des corrélations entre une pluralité de variables simultanément : les typologies sont des artefacts statistiques — qui tendent à s'autonomiser dans la mesure où elles reçoivent des noms de baptême, souvent celui d'un attribut éponyme car jugé dominant — lorsqu'elles sont établies sur la base d'un grand nombre de variables, d'une population hétérogène et à l'aide de procédures de classification automatiques. Précisons le propos.

La quantification d'un attribut ou des divers attributs pris isolément soulève des difficultés d'interprétation lorsque la population étudiée est sociologiquement hétérogène (condition *sine qua non* d'un échantillon « représentatif » de la population nationale) — elle

1. La polysémie des questions d'enquête n'est pas l'apanage des sondages d'opinion mais travailler sur des dimensions subjectives accroît la probabilité — surtout dans le cadre d'empirisme pur qui caractérise la sociographie — de non-homogénéité de l'instrument de mesure. Les exemples abondent ; on en citera deux. La Cofremca, pour saisir le « moral de la nation » pose la question suivante : « Vous vous sentez comment ? » (ici c'est le flou de la question qui induit des processus d'identification et de projection incontrôlés). Le C.R.E.D.O.C. pose — dans toutes les enquêtes « aspiration » — la question : « La famille est-elle le seul endroit où l'on se sent bien et détendu ? » (ici la polysémie vient de la pluralité des questions condensées en une et donc du risque d'agréger des réponses à des questions différentes).

pose, en particulier, le problème de l'agrégation d'objets disparates² — mais elle est au moins techniquement possible : on ne sait pas toujours exactement ce que l'on mesure mais l'agrégat nominal peut apparaître comme somme d'individus³. En revanche, compter les individus qui sont, toujours partiellement, concernés par un grand nombre d'attributs à la fois relève du non-sens : selon les individus considérés, ce ne sont pas les mêmes attributs qui seront opérateurs de rapprochement. Illustrons ces deux cas de figure.

Le premier procédé est comparable à celui qui consisterait à regrouper dans un même type les animaux volants en les distinguant des animaux rampants ou aquatiques, sachant qu'un autre organisme proposera une classification différente et concurrentielle fondée sur des distinctions de mode d'alimentation et qu'un troisième établira une typologie de couleurs ou de tissus bio-physiologiques. Dans le second cas de figure, on monte d'un cran dans l'inconsistance du type puisque l'on combine des propriétés : par exemple, les animaux à pelage brun marchant sur le sol à quatre pattes et herbivores distingués de ceux que caractérisent le plumage blanc, le vol, les deux pattes, une alimentation à base de graines ; bien sûr, d'autres types sont proposés et on crée des catégories résiduelles pour les marginaux trop sévants... On n'est pas très loin des « formes primitives de classification » que Durkheim et Mauss avaient relevées en 1903... Sur le plan technique, on ne peut objectivement savoir combien d'individus sont concernés par tous les attributs à la fois : au-dessus de trois ou quatre variables, le nombre des « profils » culturels devient trop important et donc invendable.

Pour donner un exemple de sociostyle établi par le C.C.A., on peut citer le directeur de cet organisme (Cathelat, 1985) : « Le sociostyle des Frimeurs (un des trois sociostyles appartenant à la Mentalité d'Égocentrage qui représente 23 % de la population) réunit de très jeunes Français d'origine sociale très modeste, peu qualifiés profes-

2. Une voiture n'est pas le même objet sociologique pour un couple de retraités sans enfants habitant en ville et pour une famille nombreuse habitant dans une zone de faible densité de l'offre urbaine. Une fréquence trimestrielle de rencontre des parents n'a pas le même sens selon que les individus habitent à dix minutes de leurs parents ou à 500 kilomètres. Les opinions sur le nombre d'enfants désiré de jeunes étudiants célibataires, de couples sans enfants ou de couples avec enfants (ces trois types d'enquêtés pouvant être du même âge) ne peuvent être additionnées...

3. Le problème vient du fait qu'un échantillon n'est « représentatif » d'une population de référence (ici les Français adultes) que conformément à certains critères : la C.S.P., l'âge, le sexe et la ville habitée généralement. La plupart du temps, ce sont des quotas, articulant ces critères, qui produisent cette représentativité. De fait, d'autres critères tels que la taille de la famille, la proximité aux parents, la trajectoire sociale (etc.) ne sont pas pris en compte dans la construction de l'échantillon... Seul le tirage aléatoire d'un grand nombre d'individus (plusieurs milliers) sur une base de données exhaustives de la population de référence permet une réelle représentativité (probabilité suffisante que toutes les propriétés voulues de la population de référence seront présentes dans l'échantillon). Seul l'INSEE, à les moyens de procéder de la sorte. En d'autres termes, lorsque l'objectif de connaissance n'est pas un dénombrement, il est sociologiquement préférable d'avoir un échantillon dont on connaît les caractéristiques, que de rechercher une pseudo-représentativité par quotas...

sionnellement, surtout dans les banlieues urbaines industrielles. Leur mode de vie est tout entier orienté vers l'évasion, loin des problèmes sociaux, dans la fête du corps, le fantastique imaginaire et l'hypnose sensorielle. » En revanche, le type « Attentistes (Mentalité de Recentrage Matérialiste = 26 %) est proche de la moyenne nationale socio-démographique et réunit des appauvris menacés par la crise et vie privée sans ambitions »...

On ne peut, faute de place, illustrer davantage le propos mais on peut, sans crainte d'amalgame, ajouter que toute la sociographie empirique — y compris l'INSEE. (Glaude, 1984) lorsqu'il isole des « loisirs populaires » ou des « modes de vie agricoles » — procède de la sorte (avec des variables et un vocabulaire descriptif différents) et établit des systèmes d'attributs sur des population hétérogènes.

2. De son côté, la sociologie académique, bien qu'ayant toujours⁴ utilisé la notion de mode, style ou genre de vie dans le sens, énoncé plus haut, de mœurs, semble, du point de vue des questions qui nous occupent ici aujourd'hui, se scinder théoriquement et méthodologiquement.

La diversité et la complexité des problématiques étant sans commune mesure (par rapport à la sociographie), on ne peut proposer le même exercice⁵. On peut néanmoins dégager les principales tendances. Les modes de vie ont été utilisés principalement comme opérateurs de distinction, pour désigner des identités de conduite dans des groupes déterminés. Une deuxième tendance (minoritaire) utilise la notion comme élément signifiant. Bien sûr, le poids attribué aux déterminants socio-économiques de l'action varie selon la tendance d'appartenance.

Du point de vue des champs concernés, c'est la dimension spatiale des modes de vie qui domine (« sociologie urbaine ») par le nombre de textes produits, bien que la dimension du travail et de la technologie ait eu une certaine place : conséquences sur la vie familiale et la sociabilité des recompositions d'horaires... Enfin, les dynamiques vitales des acteurs (biographies, socialisation, cycle de vie) sont souvent étudiées dans la manière dont elles s'articulent aux

4. Les notions de mode, style, genre de vie sont utilisées depuis toujours. La tradition sociologique (les « pères fondateurs ») en faisaient couramment usage : Marx (1869 : mode de vie), Durkheim (1912 : genre de vie), Simmel (1900 : style de vie) et Weber (1904 et 1922 : style et mode de vie). Les précurseurs de la sociographie et de l'enquête empirique étudiant la vie quotidienne (Lavoisier, Quetelet, Villerme, Le Play...) constituaient un contrepoint assez détaché, bien qu'en partie concomitant, du premier groupe d'auteurs (voir Lazarsfeld, 1961 et Cuin, Gresle, 1992). Halbwachs (1905-1939 : mode et genre de vie) est une synthèse de la sociologie et de la sociographie, mais il n'a pas de successeur après la Seconde Guerre mondiale...

5. On ne citera pas d'auteurs car l'utilisation des vocables en question est si répandue que le « corpus » serait, à lui seul, presque aussi long que cet article... Pour des précisions, voir Juan, 1986 et 1989.

évolutions sociales et culturelles générales en recomposant, en permanence, les « modes de vie ».

Il faut, à l'instar de la sociographie, noter la rareté des définitions précises du vocable mode (style ou genre) de vie, qui contraste avec le caractère quasi général de son utilisation ; cinq ou six réelles définitions, tout au plus, en ce qui concerne la sociologie française dans les cinquante dernières années. Parmi ces définitions, celle de Bourdieu (1974, 34) est une des plus précises et des plus significatives : le style de vie est considéré comme « l'ensemble *systématique* des traits distinctifs qui caractérisent *toutes* les pratiques et les œuvres d'un agent singulier ou d'une classe d'agents (*classe ou fraction de classe*) » (c'est nous qui soulignons). L'unicité du syntagme style de vie, à ces trois niveaux d'analyse, renforce la clôture logique de la théorie de l'habitus. Au-delà de ce type d'exceptions, la notion a fonctionné, dans une très large mesure et au sein même de la sociologie, comme catégorie dont la signification allait de soi (en termes de « mœurs » le plus souvent), comme lieu et sens communs.

Plus récemment, la sociologie s'est adaptée aux changements culturels et sociaux évoqués plus haut en favorisant des investigations dans deux directions séparées. On trouve de plus en plus, d'une part, des études transversales — par la diversité sociale des individus observés — mais segmentaires, car portant sur un usage précis ou un groupe très limité d'usages ; elles émanent d'approches extensives, souvent quantitatives et descriptives, dont nous nommons le champ celui des modes de vie. D'un autre côté, se multiplient des études centrées sur des ensembles complexes d'usages — mais de catégories sociales très spécifiques — qui proviennent d'approches compréhensives, souvent biographiques, se voulant plus interprétatives, dont le champ est appelé celui des styles de vie.

Il est logique qu'une telle différenciation analytique se produise, puisqu'elle correspond à une évolution réelle de la société. Une structure sociale moins rigide⁶ et des « modèles culturels » qui se diversifient favorisant l'éventail des choix individuels, les processus de personnalisation et, donc, l'hétérogénéité des styles de vie. L'accélération de l'obsolescence-innovation des objets, idées et techniques favorise les processus de diffusion et, donc, l'homogénéité formelle des modes de vie. Plus les modes de vie (pratiques, objets, idées diffusés dans la « culture de masse ») se globalisent, concernent des masses d'in-

6. La dérigidification tendentielle de la structure sociale peut être mesurée par les taux de mobilité sociale intergénérationnelle ou par les taux d'hétérogamie. On a tenté cet exercice récemment (Juan, 1992). Il suppose la hiérarchisation de positions de classe. Le résultat est, pour la France et aujourd'hui, 47 % de mobilité inter-générationnelle et 37 % d'hétérogamie chez les individus vivant en couple de deux actifs. La tendance à la dérigidification de la structure sociale est certaine ; elle n'est pas incompatible avec la précarisation ou l'exclusion socio-professionnelle de fractions croissantes de la population. On pourrait même faire l'hypothèse que les deux processus constituent les versants d'une même « médaille » (Turner, 1969)...

dividus de plus en plus importantes, plus les styles de vie (la manière dont chaque individu ou famille organise sa vie quotidienne) se diversifient, se personnalisent, s'individualisent. La ressemblance parfaite entre la vie quotidienne de deux individus habitant la même ville — voire le même ensemble de logements, même s'ils ont le même âge et appartiennent à la même classe sociale — devient moins probable. Mais ce clivage comporte aussi un risque.

III. Les conditions d'une analyse sociologique des systèmes d'attributs culturels

L'analyse de la vie quotidienne doit donc séparer deux champs, celui des modes de vie (unité du large groupe par quelques attributs communs) et celui des styles de vie (unité familiale ou de l'acteur par un ensemble complexe et donc singulier de propriétés), qui ne peuvent être — dans une population hétérogène socialement — étudiés simultanément. Mais le sociologue peut-il accepter de ne pas articuler ce qui, dans la vie quotidienne, est générique et ce qui est particulier ? Sous prétexte que la complexité s'accroît, que la combinatoire des facteurs de différenciation socio-culturelle s'enrichit, ne risque-t-on pas d'établir et institutionnaliser une artificielle distinction (mimée de la science économique) entre ce qui serait une « macro-sociologie » des modes de vie et une « micro-sociologie » des styles de vie ? L'explication des modes de consommation, par exemple, serait alors recherchée, d'un côté, dans les processus sociaux transversaux qui gouvernent chacun des usages (morphologie socio-spatiale, budget temps, niveaux de vie...); de l'autre, dans les événements qui scandent l'histoire des individus et modifient leur statut et position de classe, dans l'observation des stratégies et actions singulières. Si chacune de ces approches est utile, leur autonomisation respective — au fondement idéologique selon Heller (1970) — risque d'occulter certains facteurs explicatifs des dynamiques sociales et culturelles, les formes d'articulation, d'intervention mutuelle de l'acteur et du système⁷. Le concept, revisité, de genre de vie, voudrait rendre compte de cette exigence.

Chercher des genres de vie revient à chercher des ensembles

7. Les concepts d'acteur et de système ne sont pas utilisés ici pour séparer l'individuel du collectif mais recouvrent plutôt la distinction du particulier et du générique telle qu'elle est établie par A. Heller. Cette philo-sociologue marxiste hongroise, que Lukacs présente et dont les textes ne sont pas traduits en français, donnait, voici plus de deux décennies, une définition de ce que nous nommons, après Touraine (1973), « capacité d'action » (p. 56); elle montrait aussi les erreurs d'analyse de la vie quotidienne liées à la séparation du privé et du public (p. 99-101), montrait aussi que c'est dans le langage, le travail et l'usage que coexistent le plus le générique et le particulier. Heller écrivait — peu de sociologues marxistes français ont dû s'en inspirer... (p. 283) « Il n'y a pas deux personnes qui aient une structure identique d'usages personnels ».

interdépendants d'usages, à tenter de dévoiler la morphologie culturelle d'une population: la manière, en partie irréductible à la situation sociale — et qui participe à la transformer —, dont est orientée l'action dans la vie quotidienne. Mais il faut d'abord lever une ambiguïté. À condition de raisonner à cadre de vie homogène (distance homogène par rapport à l'offre culturelle et les équipements collectifs, densité démographique du milieu), la position de classe et, secondairement, le statut familial-vital expliquent, en premier lieu, les systèmes d'usages. Cela signifie que — il faut éviter toute confusion à cet égard — il existe une structuration sociale des usages, que chacun ne vit pas en fonction uniquement de « ses préférences », même si l'ordre culturel n'est plus figé. Le volume de capital (des trois espèces) continue, en probabilité, de déterminer les chances d'adoption de tel ou tel usage, ainsi que l'âge et la situation familiale. En revanche, l'écart aux normes liées à ces statuts et position de classe est devenu possible est même fréquent; cet écart — inconcevable dans la théorie de l'habitus et retraduit en termes de déviance ou de déviation — est la « substance » sociologique des genres de vie.

Non seulement chaque usage (ou mode de vie) tend à avoir un « public » spécifique, non seulement chaque individu tend à se caractériser par un ensemble d'usages qui le particularise (style de vie) — ces deux tendances sont interdépendantes — mais, pour comprendre la morphologie culturelle d'une population, il faut comparer ce qui est sociologiquement comparable. On ne peut directement comparer les genres de vie d'un rural et d'un urbain, d'un cadre supérieur et d'un manoeuvre, d'un père et d'un célibataire sans enfants. On ne peut chercher directement des genres de vie dans une population si hétérogène car le même usage n'a pas toujours la même signification selon la situation sociale. Mais on peut, en revanche, chercher ce qui distingue différents genres de vie dans les familles bourgeoises ou chez les jeunes ouvriers urbains.

Une fois neutralisées ces trois déterminations fondamentales (cadre de vie, classe et statut familial-vital), on peut chercher⁸ ce qui explique l'existence de différents genres de vie au sein de populations dont les conditions de vie sont rendues homogènes. L'hypothèse de travail était (Juan, 1989, 1991) que le rapport, entretenu par

8. Le travail de terrain (il s'agit d'une recherche au sens strict: financée par la R.A.T.P. et par le ministère de l'Urbanisme-Logement) s'est réalisé à partir d'une première enquête extensive (par correspondance) sur 1 212 individus, résidants, « intra-muros » de six villes de France (échantillon équilibré du point de vue de l'âge et du sexe). Dans un second temps, ont été interviewés de manière approfondie 64 individus (tous Parisiens) qui avaient préalablement répondu au questionnaire. Les usages ont été saisis, dans la première phase, à travers des lieux et des fréquences de réalisation, plutôt qu'à travers des contenus de pratique (fréquence d'usage du téléphone, de la télévision, de sorties culturelles, de commensalité, d'interaction avec les parents, de sport...). Dans la seconde, on a cherché la manière dont ils s'organisent en système et dont l'acteur participe à leur interdépendance.

les acteurs à l'égard de leur situation sociale (position de classe et statut familial-vital), structure, à conditions de vie homogènes, les usages ; le sens des genres de vie serait dans les différentes marges et capacités d'action qu'ils mettent en œuvre et en pratique.

Les résultats des enquêtes réalisées montrent que certains genres de vie sont typiques de la classe et du statut familial-vital, alors que d'autres s'en détachent sensiblement. Les facteurs associés à l'écart aux normes culturelles de la classe d'appartenance sont toujours liés à un travail d'accès à, ou de maintien de la position sociale, bien qu'ils se déclinent différemment selon la classe sociale. Dans une société en changement technique et informationnel continu et rapide, les écarts aux normes culturelles font la substance des genres de vie, sont le fondement de leur permanence relative. Les genres de vie constitueraient des formes stables dans le changement culturel, à l'image des tourbillons d'un fleuve.

Dans la classe populaire (ouvriers et employés), c'est le travail familial d'accumulation de capital économique et scolaire qui désigne le mieux cette capacité d'action sur la situation sociale. Le genre de vie typique de la catégorie associée, pour limiter sa description à quelques exemples, de très faibles fréquences de sorties (spectacle, cinéma, musée...), de commensalité amicale, d'usage du téléphone, mais une écoute quotidienne de la télévision⁹. L'écart à ces normes se traduit par deux genres de vie atypiques où les fréquences d'usages s'inversent et qui coïncident soit avec des trajectoires antérieures descendantes et de l'hypergamie (position de classe du conjoint supérieure), soit avec une accumulation de capital économique, culturel ou social. Par exemple, le projet d'accéder à la propriété du logement induit, dans les classes moyenne et populaire, un genre de vie, en probabilité, très différent de celui qu'engendre le projet d'accumulation — souvent familiale — de capital culturel (sorties, études des enfants, achat d'objets culturels...).

Dans la classe moyenne, c'est surtout le travail de sociabilité sur le réseau de relations sociales (pour les salariés) et le sur-investissement personnel dans le travail professionnel (tant pour les indépendants que pour les salariés) qui coïncident avec des genres de vie atypiques et avec des trajectoires sociales — ascendantes ou descendantes — réalisées ou virtuelles.

La conséquence sociale de ces catégories culturelles que sont les genres de vie, serait de favoriser ou d'amoindrir les probabilités de mobilité sociale, de circulation des individus et de leur famille d'une position de classe à une autre. C'est la raison pour laquelle, dans les positions dominantes (moins différenciées), le genre de vie

9. Une enquête, réalisée par les étudiants de l'ENS. Cachan et de l'Université Paris X, sur les usages du dimanche (échantillon parisien de 293 individus), montre aussi que l'on regarde la télévision plusieurs heures durant — en milieu de journée et pendant le déjeuner du dimanche — d'autant plus significativement que l'on appartient à la classe populaire.

typique coïncide avec la professionnalisation du réseau de sociabilité amicale (on ne distingue pas les amis des relations professionnelles et ces derniers sont une condition essentielle du maintien dans les positions dominantes). Les genres de vie atypiques y sont liés à diverses formes de précarité relative de la position sociale.

Dans tous les cas de figure, distance à la culture de masse (télévision mais aussi types de consommation, sensibilité au crédit) et parentalité tardive, rendent toujours compte d'un travail de maintien, ou d'accès à des positions supérieures. À l'inverse, la croyance en la chance et au destin (qui se manifeste, par exemple, dans l'attrait du loto, des jeux de rôle, de l'astrologie...) et la non-interprétation de la vie personnelle et sociale en tant que processus, se trouvent associés à une position sociale individuelle et familiale plus précaire, quelle que soit la classe d'appartenance. On peut trouver là une confirmation de l'idée que les « menaces de prolétarianisation » (Weber, 1922, 491) favorisent, dans certains milieux, des formes de religiosité particulières (cultes sotériologiques) tout en participant à déterminer le « genre de vie de ces milieux » (p. 505)...

L'interprétation générale donnée de ces résultats — qui ouvrent tout un domaine de recherches — est que les différents genres de vie caractériseraient, pour l'acteur, différents rapports au devenir personnel et familial (avec des conséquences sur la modification endogène des classes sociales) ; ils caractériseraient, pour le système institutionnel, les linéaments de l'évolution permanente des normes culturelles gouvernant les rapports au temps, au sacré, à la sociabilité, au couple et à l'enfant, à la santé...

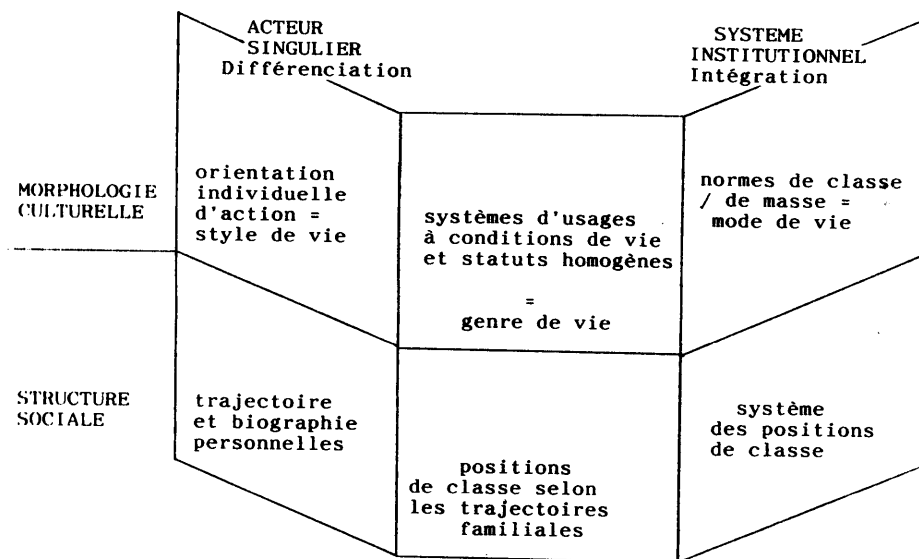
Sur le plan méthodologique, on peut dire que la déclinaison des positions de classe selon les trajectoires d'acteurs semble, empiriquement, la seule approche susceptible de produire une typologie culturelle : des catégories de genre de vie articulant acteur et système d'un côté, structure sociale et morphologie culturelle de l'autre.

Le schéma ci-après illustre et condense le propos. Son objectif est de montrer la vocation « articulaire » du concept de genre de vie, tel que nous tentons de le construire.

Les contenus de pratiques sont définis comme attributs du système si on envisage les pratiques séparément dans une population hétérogène ou dans une classe, mais comme attributs de l'acteur quand on les envisage du point de vue de ce qui les oriente. En revanche, l'observation des pratiques à travers les fréquences spatio-temporelles de réalisation autorise une articulation des déterminants sociaux et des capacités d'action : à mesure que le système social instaure des « formes routinières de contrôle social » (Gurvitch, 1947), les normes de la vie quotidienne changent de nature et l'analyse sociologique doit aussi les aborder sous un autre angle. Le système institutionnel définit les contraintes espace-temps de l'action

d'un côté (marges d'action liées au coût de l'espace et donc à la distance — temps à l'offre culturelle urbaine, de transports, d'équipements publics, etc.) et l'acteur organise dans le temps et l'espace ses pratiques en fonction de ses projets, lesquels sont liés à des valeurs — des orientations culturelles — qui sont de plus en plus spécifiques et générales à la fois.

NIVEAUX ET VOLETS D'ANALYSE SOCIOCULTURELLE



On peut trouver une solide théorisation d'appui des processus ci-dessus esquissés chez Habermas (1981) et Giddens (1984). Le premier, après description de la dissociation monde vécu/système, évoque (p. 413-14) l'autonomie progressive des systèmes d'action (ainsi que leur déshomogénéisation interne) et les processus de différenciation qui opèrent sur des domaines d'action socialement intégrés. Le second montre l'utilité théorique et instrumentale de la distinction unité spatiale/unité temporelle de l'action et l'articulation dynamique des routines de vie quotidienne et des formes institutionnelles (pp. 85-121). Tous deux placent au cœur de leur réflexion les concepts d'intégration (sociale/systémique), de vie quotidienne ou de monde vécu et privilégient l'approche compréhensive.

Plutôt que de conclure sur cette recherche permanente, on peut avancer quelques considérations méthodologiques pour clore le propos. Si les approches extensives (enquêtes sur grands échantillons et utilisation de documents statistico-démographiques) sont indispensables pour étudier des systèmes d'usages dans une pers-

pective morphologique — d'autant plus que l'étude doit filtrer des agrégats homogènes et combiner le traitement d'un grand nombre de dimensions —, les approches compréhensives, par la densité de l'information qui les caractérise, le sont tout autant. Ces dernières n'« éclatent » pas l'acteur en variables (entretiens, biographies) et gardent une cohérence au milieu (observation directe). C'est une manière d'articuler le système et l'acteur.

D'un autre côté, on ne peut s'en tenir uniquement aux variables objectives : la compréhension de la praxis exige celle de l'ethos. À position sociovitale homogène et à cadre de vie donné¹⁰, c'est le rapport au devenir social (intra et inter-générationnel) de l'acteur individuel-familial qui ferait l'interdépendance des représentations et des pratiques de l'unité d'observation. Pour décliner ces orientations en termes de variables utiles en situation d'enquête — qu'elle soit de nature extensive ou compréhensive —, on peut décrire un protocole d'observation typique.

Les systèmes d'usages associent des propriétés objectives relatives à des activités routinières : conduites en interaction « focalisées » et pratiques individualisées. Pour que l'on puisse les considérer comme genres de vie et en interpréter la signification sociologique, il est nécessaire d'homogénéiser les conditions de vie des populations observées, comme on l'a explicité ci-dessus. Le délicat travail d'attribution de sens, par le sociologue — mais toujours avec l'aide précieuse des acteurs —, peut alors se réaliser. Il ne peut, en vertu des considérations socio-historiques décrites plus haut, que séparer, pour mieux les articuler, les facteurs explicatifs relatifs au système/à l'acteur et les variables objectives/subjectives. Ces deux couples d'opposition, une fois croisés, produisent les quatre types de dimensions qu'il convient de, *toujours*, mobiliser pour interpréter des genres de vie : dimensions écologiques (ou de milieu qui correspondent aux variables objectives portées par les systèmes), dimensions statutaires dont l'acteur est le support (âge, sexe, types et niveaux de capital possédés...), représentations collectives (valeurs, dogmes, idéologies, opinions...) et, enfin, dispositions finalisées dont le support

10. Si la position familiale de classe et le statut familial-vital peuvent se formaliser sans trop de difficulté, le cadre de vie résiste à une codification univoque. Au-delà des classiques distinctions de la géographie humaine (zones rurales, urbaines, péri-urbaines...), le découpage sociologique d'une même agglomération pose des problèmes complexes tant les facteurs sont multiples ; sans compter des effets de marquage symbolique de l'espace qui peuvent échapper aux éléments objectifs de différenciation généralement associés. Ainsi, pour homogénéiser les conditions d'observation en banlieue, convient-il de considérer, non seulement une population ayant les mêmes position et statut, mais encore les conditions d'accessibilité aux services collectifs (en particulier de transport mais aussi éducatifs, culturels...) et à l'offre marchande. Au sein d'un seul et même quartier, homogène sur le plan socio-écologique, interviennent encore des spécificités de l'acteur telles que la distance (spatio-temporelle ou affective) au travail, à la famille, au voisinage, etc. On comprend que les systèmes d'usages ne puissent être interprétés sans tenir compte de ces variables de milieu et de statut qui définissent les conditions de réalisation des pratiques et conduites.

est l'acteur, même si elles sont socialement produites (projets, visées, objectifs, rêves...)¹¹.

Chercher des genres de vie — définis comme différences culturelles au sein d'une même classe sociale (et donc comme écart aux normes) et comme vecteurs de la modification endogène des statuts et positions de classe — invite à une problématique socio-anthropologique et devrait tendre vers une redécouverte du ferment symbolique de la vie quotidienne.

Références bibliographiques

- BOURDIEU P. (1974), « Avenir de classe et causalité de probable », *Revue Française de Sociologie* XV, pp. 3-42.
- BOURDIEU P. (1979), *La distinction ; critique sociale du jugement*, Éd. de Minuit.
- CATHELAT B. (1985), *Styles de vie. Cartes et portraits*, Éditions d'Organisation.
- CUIN C.H., GRESLE F. (1992), *Histoire de la sociologie*, La Découverte.
- DURKHEIM E. (1893), *De la division du travail social*, rééd., P.U.F., 1986.
- DURKHEIM E. (1912), *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, rééd., P.U.F., 1960.
- ELIAS N. (1939), *La civilisation des mœurs*, trad. rééd., Calmann-Lévy, 1973.
- GIDDENS A. (1984), *La constitution de la société*, trad. franç., rééd., P.U.F., 1987.
- GLAUDE M. (1984), « Diversité et cohérence des budgets », *Données Sociales*, 1984, INSEE.
- GURVITCH G. (1947), « Le contrôle social » in *La sociologie au XX^e siècle*, P.U.F.
- HABERMAS J. (1981), *Théorie de l'agir communicationnel*, t. 2, trad. franç., rééd. Fayard, 1987.
- HALBWACHS M. (1905-1939) (R.E.C.), *Classes sociales et morphologie*, rééd., Minuit, 1972.
- HALBWACHS M. (1938) *Esquisse d'une psychologie de classes sociales*, rééd. Marcel Rivière et Cie, 1964.
- HELLER A. (1970), *Sociologie de la vie quotidienne*, Budapest, trad. espagnole, rééd., Peninsula, 1987.
- HERAN F. (1987), « La seconde nature de l'habitus », *Revue Française de Sociologie*, n° XXVIII/3, (pp. 385-416).

11. Des exemples de genres de vie ont été donnés plus haut. L'instrumentalisation de ces exigences méthodologiques est, actuellement, en cours dans une enquête sur la banlieue parisienne qui, avec une approche articulant compréhension et extension, place la relation cadre de vie — genre de vie au cœur de la recherche. On a procédé à une phase préparatoire à l'aide d'observations de nature ethnographique qui déterminent le choix de huit « types de milieu » contrastés du point de vue de la densité de l'offre urbaine. Sont construits huit sous-échantillons de familles de la classe populaire au sein desquels sera passé un même questionnaire portant sur l'articulation « sentiers de vie quotidienne » (Giddens) — genres de vie. Cette deuxième phase extensive sera complétée par des entretiens approfondis (biographiques) d'un sous-échantillon des individus préalablement enquêtés.

- JUAN S. (1986), *Éléments pour une analyse critique de notions de modes de vie, styles de vie et courants socioculturels* (en coll. avec L. ROTHIER-BAUTZER). Doc. ronéo. SRETIE/MULT/Université Paris IX.
- JUAN S. (1989), *Prologue à une sociologie des genres de vie*, doc. ronéo. MELAT/R.A.T.P./Université Paris IX.
- JUAN S. (1991), *Sociologie des genres de vie, morphologie culturelle et dynamique des positions sociales*, P.U.F.
- JUAN S. (1992), « L'acteur et le système des positions de classe », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, n° XCIII.
- LAZARSFELD P. (1961), « Notes sur l'histoire de la quantification en sociologie : les sources, les tendances, les grands problèmes », rééd., in *Philosophie des sciences sociales*, Gallimard, 1970.
- MARX K. (1867), *Le capital*, trad. franç. rééd. (3 tomes), Éditions Sociales, 1976.
- MARX K. (1869), *Le dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte*, trad. franç., rééd., Éditions Sociales, 1984.
- MONTESQUIEU C.L.S. (1748), *L'esprit des lois*, Garnier, 1987.
- SIMMEL G. (1900), *Philosophie de l'argent*, trad. rééd., P.U.F., 1987 (1908).
- SUMNER W.G. (1906), *Folkways : a study of sociological importance of usages, manners, customs, mores and morals*, Ginn & Co, rééd., Boston, 1940.
- TOCQUEVILLE A. (1936), *De la démocratie en Amérique*, rééd. Robert Lafont, 1986.
- TOURAINE A. (1973), *Production de la société*, Seuil.
- TURNER V.W. (1969), *Le phénomène rituel : structure et contre-structure*, trad. franç., rééd., P.U.F., 1990.
- WEBER M. (1904), *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, trad. franç., rééd., Plon, 1964.
- WEBER M. (1922) *Économie et société*, t. 1, trad. rééd. Plon, 1971.

Résumé — Abstract — Resumen

Les niveaux d'analyse sociologique des systèmes de représentations et de pratiques

Cet article montre que les systèmes d'usages ne peuvent être sociologiquement construits et interprétés, qu'à la condition de prendre en compte le mouvement historique de disjonction tendentielle du système institutionnel et de la structure sociale. La principale conséquence méthodologique de cette disjonction est la nécessité de séparer trois champs d'analyse (styles, genres et modes de vie) et, donc, de construire des variables adaptées à chacun d'eux.

Sociological levels of the analysis of practices and representations systems

This paper makes clear that the usages systems cannot be, in sociology, built and interpreted without considering the historical movement of tendential separation of institutional system and social structure. The methodological consequence